

la croix, qui tient ses plaies ouvertes, & qui le force à continuer son sacrifice, qui prolonge ses douleurs & renouvelle sa passion dans le cœur de tous ceux qui le commettent, suivant cette parole si connue de Saint Paul : *Rursus crucifigentes in semetipsis filium Dei*. S'il n'y avoit jamais eu de péché, ou le Fils de Dieu ne se seroit pas fait homme, ou il n'auroit pas souffert; & si l'on pouvoit supposer qu'après la mort il n'y eût plus eu de péché, les Sacremens établis pour les effacer, & qui sont comme les canaux par où son sang coule dans nos ames, ces Sacremens n'existeroient point, & cette innocente victime ne seroit point immolée sur nos Autels pour expier les péchés du monde. C'est donc le péché qui, non-seulement a répandu le sang de Jésus-Christ, mais qui continue à le répandre; & par conséquent quiconque commet le péché, trempe ses mains dans le sang de Jésus-Christ, le crucifie & se rend coupable de sa mort. C'est-là, mes chers Paroissiens, une vérité qu'on vous a mille fois prêchée, à laquelle vous êtes accoutumés & qui ne vous touche plus, quelque terrible qu'elle puisse être. Est-ce donc que je n'ai autre chose à vous dire aujourd'hui? Je vous demande pardon. J'ai à vous parler du péché considéré par rapport à Dieu, par rapport au prochain, & par rapport à nous-mêmes, Ce que je dirai doit principale-

ment s'entendre du péché mortel, comme vous le verrez ; mais il faut l'appliquer aussi & à proportion aux fautes vénielles, parce qu'elles ont toujours une malice infinie ; parce qu'elles refroidissent la charité, causent la diminution de la grace, & nous disposent à la perdre ; parce qu'enfin nous ne pouvons jamais dire avec certitude, tel & tel péché dont je suis coupable, n'a point fait à mon ame une blessure mortelle.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

DÉSŒBÉR à Dieu, se révolter contre lui, mépriser ses commandemens, & ne répondre, à ses bienfaits que par la plus noire ingratitude : voilà, mes Freres, ce que c'est que le péché dont la plûpart des hommes font un jeu, qu'ils commettent avec si peu de réflexion, dont ils contractent si aisément l'habitude, & dans lequel ils vivent avec la plus parfaite sécurité. Je ne sçais en vérité par où commencer une matiere aussi étendue, ni quelle tournure donner à mon discours ; ni de quelles expressions me servir pour vous inspirer l'averſion & l'horreur que tout chrétien doit avoir même pour les moindres fautes.

Je passerai sous silence la plûpart des raisons pour lesquelles le péché déplaît souverainement à Dieu. Je ne vous dirai pas qu'étant infiniment juste, il doit être ennemi de

toute injustice ; qu'étant infiniment saint & infiniment parfait , il doit être ennemi de tout vice & de toute imperfection ; qu'étant lui-même la loi & la regle éternelle , tout ce qui s'écarte de la regle lui est nécessairement opposé ; que l'homme étant son image , tout ce qui s'éloigne de cette divine ressemblance , la moindre difformité , la plus petite tâche doit nécessairement lui déplaire.

Je ne vous dirai pas qu'il est votre maître , qu'il vous a donné ses ordres , qu'il les a gravés au fond de votre conscience , que vous ne pouvez pas les ignorer ; que votre désobéissance , & vos désobéissances répétées , & votre désobéissance opiniâtre , sont une véritable révolte à laquelle Dieu ne doit pas être plus insensible que vous l'êtes vous-même à la moindre désobéissance de ceux qui sont à vos ordres.

Ouvrirai-je donc à vos yeux les abîmes de l'enfer où sont précipités les pécheurs ? de l'enfer que les païens & les peuples de toute Religion ont cru à leur manière ; de l'enfer dont l'éternité seule , indépendamment de ses rigueurs , doit nous faire sentir jusqu'où va la malice du péché : car si le châtement qu'il mérite est infini dans sa durée , il faut donc que le péché ait une malice infinie. Mais puisqu'il a fallu que Dieu lui-même se soit fait homme , qu'il ait souffert , qu'il soit mort pour se reconcilier les hommes , le péché a donc quelque chose

d'horrible au-dessus de toute expression , au-delà de tout ce que l'on peut comprendre & imaginer.

Vous ferai-je le détail des misères & des malheurs de l'humanité, qui sont véritablement de ce monde-ci, une vallée de larmes ? qui sont comme vous savez, mes Freres, les suites & la punition du péché dont toutes les créatures semblent demander à Dieu la vengeance, se déchaînant contre nous avec une espèce de fureur, toutes les fois que la Providence juge à propos de le leur permettre. Quel ravage ne feroit pas le feu du ciel, aussi-bien que celui qui est caché dans les entrailles de la terre & dans toutes les parties de cet univers, & dans les moindres productions de la nature, s'il lui étoit permis de s'enflammer, si la main puissante du Créateur ne le retenoit pas dans l'espace & les bornes qu'il lui a marquées ? La mer & les rivieres sont toujours prêtes à nous engloutir. Les guerres, les maladies, les famines & tous les instrumens de la colere de Dieu, quand il leur lâche la bride à un certain point, ne ressemblent-ils pas à des serviteurs fideles qui courent çà & là avec une sorte de fureur, poursuivant les ennemis de leur maître, & voulant à toute force le venger des outrages qu'il reçoit journellement de la part des pécheurs ?

Si la foudre tombée du ciel réduit une maison en cendres, écrase plusieurs per-

sonnes , ou cause quelqu'autre malheur ; si la peste ou d'autres maladies épidémiques , dévastent certaines provinces ; si la sécheresse , la tempête , les inondations ont perdu dans une autre , tous les travaux & toutes les espérances de ses habitans ; les nouvelles publiques annoncent ces accidens & d'autres semblables , comme des événemens extraordinaires & surprenans : mais qu'est-ce que tout cela ? ne devoit-on pas s'étonner plutôt de ce que les hommes étant aussi corrompus & aussi méchans qu'ils le sont , le soleil ne leur refuse pas sa lumière , l'air ne les étouffe point , la terre les porte & ne s'ouvre point sous leurs pieds , la mer les soutient & ne les engloutit pas dans ses abîmes ?

Toutes les créatures sont à notre service & à nos ordres ; & toutes les créatures deviennent par notre malice les instrumens du péché ; nous les tournons contre Dieu même , & Dieu le souffre ; voilà ce qui doit nous étonner. Ah ! mes Freres , mes Freres , un tems viendra où cette même Providence qui a mis un si bel ordre dans l'univers , y mettra la confusion & le désordre. Ce que nous appelons maintenant les fléaux du ciel ne sont que des gouttes , de petites gouttes de sa colere , ou plutôt les effets de cette miséricorde infinie qui nous frappe pour nous faire sortir de notre assoupissement ; les effets de cette bonté

paternelle qui nous châtie quelquefois , parce qu'elle nous aime encore malgré notre indignité. Arrêtez-vous un instant à cette réflexion , vous qui avalez l'iniquité comme l'eau , & qui faites un jeu des plus honteux égaremens. Que la vue de cette infinie bonté vous touche & vous fasse sentir combien les moindres péchés sont odieux , & combien vous êtes coupable.

Dieu est mon pere & je suis son enfant. Je suis l'enfant , & l'enfant chéri du meilleur & du plus tendre des peres. Voilà un fait , une vérité dont je suis aussi certain que de ma propre existence. Ce n'est point ici un de ces mysteres où la raison humaine se perd ; ni la pieuse imagination d'une créature qui se flatte & se livre à l'enthousiasme. Il n'y a rien dans le ciel ni sur la terre qui ne me rappelle continuellement cette vérité consolante , & ne fixe mes regards sur la main paternelle qui m'a formé , sur la main bienfaisante qui me conserve. Je vois par-tout les traces d'une Providence attentive qui depuis l'instant qu'elle m'a donné l'être , veille sur moi sans jamais me perdre de vue.

N'est-ce pas pour mon service que tout l'univers est en mouvement ? Dieu n'a-t-il pas commandé aux créatures de se ranger autour de moi , de se tenir à mes ordres , de servir à mes besoins & à mes plaisirs ? Que le soleil se leve régulièrement chaque

A iv

jour pour m'éclairer ; qu'il se couche de même , & se retire le soir pour m'inviter au repos ; que la terre produise toute sorte de plantes , qu'elle nourrisse des animaux de toute espèce ; que la mer & les rivières se remplissent de poissons , que toute la nature soit en branle pour le service de l'homme ? Que chaque saison lui apporte de nouveaux bienfaits , & lui offre de nouveaux plaisirs ?

Mais ce n'est point pour moi seul que ces choses ont été faites , & les bienfaits de la Providence me sont communs avec tous les hommes. Nouvelle raison pour vous , mon cher Enfant , d'admirer la bonté de votre Dieu & de vous attacher à lui ; elle est d'autant plus aimable cette bonté , qu'elle s'étend à un plus grand nombre de créatures : votre amour par conséquent & votre reconnaissance ne doivent être que plus vifs. Mais si vous voulez des bienfaits qui vous soient personnels , parcourez donc tous les jours & tous les instans de votre vie : il vous a préservé de mille accidens qui vous auroient étouffé dans le sein de votre mère ; & depuis que vous êtes au monde , il a éloigné de votre personne mille accidens à quoi vous n'auriez point échappé , sans un secours spécial de la Providence. Les uns vous ont été connus , vous avez ignoré les autres ; & ce qui doit vous toucher plus que tout le reste , c'est qu'il auroit pu vous laisser périr dès le

premier instant que vous avez commis tel & tel péché. Il ne l'a pas fait, il semble au contraire qu'il ait veillé sur vous avec plus de soin ; votre ingratitude & vos égaremens multipliés n'ont pas diminué la tendresse & les bienfaits de votre pere.

Parlez maintenant vous-même, & dites-nous ce que vous trouvez en lui qui vous déplaît, & qui puisse autoriser, ou tout au moins excuser votre désobéissance, & le peu de cas que vous faites de ses commandemens. Jamais un enfant ne peut être autorisé à manquer de respect à son pere ; mais enfin il y a des peres injustes & capricieux, des peres durs & intraitables, des peres inhumains & cruels, & quoique tout cela ne puisse pas dispenser les enfans de ce qu'ils doivent à leur pere, il semble néanmoins qu'en lui manquant, ils seroient en quelque sorte plus excusables que si ce pere n'avoit rien que de propre à le faire aimer. Dieu est votre pere, la raison vous apprend ainsi que la foi, qu'il est souverainement parfait & infiniment aimable. Quel reproche avez-vous donc à lui faire ?

Il ne vous a point fait assez riche ? Il auroit pu vous rendre plus pauvre ; si vous aviez été plus riche vous vous seriez perdu. Il vous laisse quelquefois manquer des choses dont on peut le moins se passer : c'est pour vous mettre dans l'heureuse nécessité de sentir votre dépendance, de recourir à

A v

lui , & de ne pas tant compter sur vous-même. Il vous fait souffrir des douleurs aiguës , vous êtes presque toujours malade , c'est qu'il veut guérir votre âme , & ces infirmités vous sont nécessaires. De quelque côté que vous vous tourniez , vous n'avez que des grâces à lui rendre ; vos afflictions elles-mêmes , les verges dont sa main paternelle vous frappe , en arrachant des plaintes à la nature , arrachent en même-tems à votre raison & à votre foi , les hommages de votre reconnoissance. Réfléchissez donc , & voyez , mon cher Enfant , quelle doit être la malice du péché par lequel , oubliant tous les bienfaits d'un pere si bon , vous secouez le joug de l'obéissance , & devenez gratuitement son ennemi. Je ne veux que cette réflexion pour vous faire haïr le péché , si vous avez un peu de cœur , & si cette réflexion ne vous touche point , c'est que vous n'avez point de cœur.

Mais en commettant le péché , mon intention n'est point du tout de déplaire à Dieu , ni de perdre sa grâce ; je voudrois au contraire qu'il ne défendît pas ce qu'il défend , qu'il ne commandât point ce qu'il commande , & je suis très-fâché que telle & telle action lui déplaise. Vous ne voyez donc pas , mon cher Paroissien , que cette excuse & ce raisonnement font un blasphême ? Je voudrois que la loi de Dieu permit les fornications , les adultères , & toutes les im-

pudicités dont je suis esclave : c'est-à-dire , je voudrois que la loi de Dieu fût impure , & que Dieu ne fût pas Saint ; je voudrois que Dieu permît le mensonge , la mauvaïse foi , les tromperies , les usures , le vol ; c'est-à-dire , je voudrois qu'il ne fût pas juste , & qu'il ne fût pas la vérité. Je voudrois qu'il me fût permis de contenter mes passions , que le mal que je fais ne fût point un mal , que Dieu ne le défendît point ; c'est-à-dire , qu'il n'y eût en Dieu ni vérité , ni justice , ni sagesse , ni sainteté ; je voudrois le rendre semblable à moi ; je voudrois qu'il ne fût pas Dieu ; je suis fâché qu'il existe , puisqu'il est lui-même la loi qui me gêne & que je voudrois anéantir : quelles horreurs !

A la bonne heure ; mais pourquoi Dieu m'a-t-il fait ainsi ? Pourquoi m'a-t-il donné des passions , s'il ne veut pas que je les satisfasse ? Qu'on ouvre toutes les prisons , qu'on brise toutes les chaînes , qu'il n'y ait plus ni potences , ni échaffauds : sortez , sortez , voleurs , brigands , assassins , malfauteurs de toutes les espèces , vous voilà justifiés : & vous , Magistrats , descendez de vos tribunaux , déchirez les loix , rompez , mettez en pièces la balance de la justice , il n'y a plus de coupables , il ne sauroit plus y en avoir ; mais celui-ci a voulu assassiner sa femme , celle-là a empoisonné son mari , cet enfant a égorgé son pere , cette mere a

A vj

étouffé son enfant. Mais en voilà d'autres qui ont commis des crimes abominables ; vous vous trompez , il n'y a plus de crimes , ou s'il y en a , c'est à Dieu , c'est à Dieu seul qu'il faut s'en prendre ; c'est lui seul qu'il faut en accuser. Mettez le feu à ses temples , renversez , foulez aux pieds ses autels , effacez son nom de dessus la terre , que la terre se change en enfer , que les hommes soient autant de démons , & que leurs bouches infernales vomissant mille imprécations contre le ciel , ne cessent de crier : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi ? pourquoi m'avez-vous fait assassin ? pourquoi m'avez-vous fait parjure ? pourquoi m'avez-vous fait un monstre de libertinage ? pourquoi m'avez-vous formé avec le germe & le penchant de tous les vices ? Quelles horreurs encore ! Comment ai-je la force de les répéter ? & d'où sont sortis les monstres qui osent vomir un pareil blasphème : Pourquoi Dieu m'a-t-il fait ainsi ?

C'est lui , c'est lui qui a fait toutes les créatures , parmi lesquelles il n'en est pas une seule qui ne puisse servir à sa gloire & à la sanctification des hommes ; mais est-ce lui qui a créé l'usage détestable que les hommes en font ? Cette épée dont vous percez , Monsieur , le sein de votre semblable , c'est Dieu qui l'a faite , & vous auriez dû ne vous en servir que pour la défense de votre patrie. Ce bras qui la remue , cette ame qui

commande une action si odieuse, font l'ouvrage de Dieu sans doute; mais ce faux point d'honneur, ce défaut de noblesse & de générosité, cette perversité, cette malice, cette fureur; est-ce vous qui les avez faits, ô mon Dieu! & qui les avez mis dans le cœur de cet honnête assassin?

Misérable ivrogne, c'est Dieu qui a fait ce vin dont tu te remplis comme un outre; c'est lui qui a fait cette table que tu fouille par tes intempérances; c'est lui qui a fait cette bouche & ce ventre. Pécheurs de toute espèce, c'est Dieu qui a fait vos membres; mais est-ce lui qui en a fait l'instrument de vos désordres? Un fils à qui son pere donne un poignard pour des usages légitimes, dira-t-il en l'enfonçant dans le sein de ce pere, dira-t-il: pourquoi me le donniez-vous? Et cette réflexion ne sert pas seulement à mettre au jour toute la futilité des raisons que l'homme invente pour se justifier; elle nous fait sentir jusqu'où va la malice du cœur humain qui voudrait rendre son Créateur complice de ses égaremens; jusqu'où va l'ingratitude & la noirceur des hommes qui tournent contre Dieu ses propres bienfaits.

Après cela, mes Freres, nous vantons notre honneur, nous faisons parade de nos sentimens, nous avons le cœur bon, l'ame noble & généreuse. Chimeres, chimeres, illusions toute pure, dont notre amour-propre se repaît, & dont il nous berce.

Je n'ai là-dessus qu'une question à vous faire , & répondez-y. Que penseriez-vous d'un homme qui se conduiroit à l'égard de son ami & de son bienfaiteur , de la manière dont vous vous conduisez vous-même à l'égard de Dieu à qui , de votre propre aveu, vous êtes infiniment plus redevable qu'un homme quelconque ne peut être obligé à un autre ? Comment traiteriez - vous celui qui manqueroit ouvertement à tous les devoirs de l'amitié & de la reconnoissance, quel nom lui donneriez-vous ? C'est un ingrat , un homme sans cœur , un malhonnête homme : & vous prétendez être homme d'honneur , quoique vous manquiez à Dieu dans les choses les plus essentielles ; à Dieu qui est votre Créateur , votre maître , votre bienfaiteur , votre ami , votre pere , & votre tout !

Mais suivant le langage ordinaire , on entend par un honnête homme celui qui ne fait tort à qui que ce soit , & dont la probité reconnue est à l'abri de tout reproche , à la bonne heure. Voyons donc si vos péchés ne nuisent à personne , & s'il est vrai , comme vous le prétendez , qu'ils ne fassent tort qu'à vous-même.

S E C O N D E R É F L E X I O N .

Vous n'êtes pas , sans doute , mon cher Monsieur, de ces hommes qui n'ayant point ou n'ayant que très-peu de religion , ne se

contentent pas de lire toute sorte de livres contre les mœurs & contre la foi ; mais qui les prêtent à leurs amis , les prônent , les répandent , ne parlent qu'avec éloge des Auteurs , ainsi que des écrits , récitent les longs passages qu'ils en ont appris par cœur , les apprennent à d'autres ; vantent les nouvelles maximes , glosent sur la Bible , chicanent l'Évangile , font le procès aux Prêtres , s'égaient sur nos mystères , vont à la messe par grimace , y assistent d'un air dédaigneux & comme par charité , s'amusent au retour aux dépens de celui qui l'a dite. De ces hommes singuliers que le maigre incommode les jours maigres , & qu'il n'incommode pas les jours gras ; qui pour tout dire , en un mot , portent par-tout le mépris de la religion & le dégoût du christianisme. Vous n'êtes pas de ceux-là ; car si vous en étiez malheureusement , vous ne pourriez pas vous vanter de ne faire tort à personne , vous feriez un tort infini à toute ma Paroisse , vous anéantiriez le fruit de toutes mes instructions ; j'irois me jeter à vos pieds , & vous conjurer par tout ce qu'il y a de plus saint & de plus sacré sur la terre , de garder au nom de Dieu , votre religion & vos livres pour vous , d'être déceintement à l'Église , de ne pas corrompre la simplicité de ces bonnes ames , & de les laisser suivre paisiblement ce que Jésus-Christ leur enseigne ; que vous mettez le

désordre dans ma Paroisse , que vous me préparez tous les jours de nouvelles peines , & qu'enfin votre conduite n'est rien moins que celle d'un honnête homme; parce qu'un honnête homme cherche à faire du bien à la société, au lieu que vous y faites beaucoup de mal.

Vous n'êtes pas de ceux pour qui les adultères & les fornications ne sont que des niaiseries , de petits écarts de jeunesse , des aventures , de bonnes fortunes ; qui mettent tout leur esprit à plaisanter sur les choses les plus honteuses ; qui rougiroient plutôt d'être chastes que d'être impudiques , se faisant un mérite & une gloire de leur libertinage. Si vous étiez de ce nombre , vous ne pourriez pas vous vanter de ne faire tort à personne. Cette fille que vous auriez séduite vous redemanderoit son honneur , vous seriez chargé de tous les crimes qu'elle auroit pu commettre à la suite de celui dont vous auriez été la cause , vous répondriez devant Dieu de tous les sacrilèges que le respect humain lui auroit fait ajouter à ses désordres : d'un autre côté vos propos libertins corromproient les mœurs des personnes qui auroient le malheur de vous fréquenter ; les pensées sales , les desirs impurs & les actions honteuses qui pourroient venir à leur suite , seroient le fruit de vos discours licentieux , & vous sentez bien qu'étant la cause de tant de mal , & portant à l'ame

de votre prochain un tel préjudice , vous ne seriez point honnête homme. Que seroit-ce donc si vous entreteniez publiquement quelque mauvais commerce ? Vous seriez un homme scandaleux dans toute la signification du terme , & un homme scandaleux n'est assurément rien moins qu'un homme d'honneur. Je ne dis rien de l'adultère, l'un des plus grands fléaux de la société humaine , & qui joignant l'injustice & le vol à la perfidie & au parjure , est absolument incompatible avec la vraie probité.

Votre langue n'est point une de ces langues maudites , qui ne savent fournir à la conversation qu'autant qu'elle roule sur les vices , les défauts ou les ridicules du prochain ; qui tombent sur lui comme une bête carnicière fond sur sa proie , qui tantôt le déchirent à belles dents avec une vivacité qui va jusqu'à la fureur ; tantôt l'habillent de toutes pièces avec une adresse & une malignité plus coupables encore. Si c'étoit là malheureusement votre caractère, vous feriez le poison de la société , le perturbateur du repos public , & très-certainement vous ne pourriez vous flatter de rien moins que d'être honnête homme.

Vous n'êtes pas un de ces avares , qui amassent toujours & ne jouissent jamais ; qui tirent de la masse commune tout ce qu'ils peuvent , & n'y mettent rien ou presque rien ; qui tenant caché dans leur coffre

un argent fait pour circuler, privent le public des avantages que cette circulation pourroit y produire, qui sont cause que cet ouvrier ne travaille point, ou n'est pas occupé comme il devoit l'être; qui diminuent le débit & par conséquent le gain de ce marchand; qui tarissant chacun à son profit les sources de l'abondance, contribuent autant qu'il est en eux, à la disette & à la misère publiques. Certes; si vous étiez atteint de cette vilaine & horrible maladie, que le Saint-Esprit appelle la plus grande de toutes les méchancetés, vous n'auriez pas le front de dire: je ne fais tort à personne. Que seroit-ce, si cet argent ainsi enfoui étoit le fruit de l'usure & de vos rapines? Que seroit-ce si votre avarice vous empêchoit de pourvoir vos filles, de procurer à vos enfans un établissement tel que vous le devez & qu'ils sont en droit de l'attendre; si pour aller à l'épargne, vous en faisiez de mauvais Prêtres, ou des Religieuses sans vocation?

Mais ne faites-vous tort à personne, Monsieur, lorsque vous négligez les devoirs de votre état, & que vous sacrifiez à vos plaisirs le tems que vous devriez donner à vos affaires? lorsque le public souffre de votre négligence ou de votre incapacité? Pères & meres, ne faites-vous tort à personne, lorsque par vos mauvais exemples, vous communiquez à vos enfans tous les

défauts que vous avez vous-mêmes ? Quand vous leur apprenez à être coleres, violens, brutaux, médifans, jaloux, vindicatifs, ivrognes, libertins ; & qu'ils fucent dans votre sein le poison de tous les vices dont vous êtes infectés ?

Misérable ! ne fais-tu tort à personne, lorsque tu passe au jeu & au cabaret des journées entieres ? quand tu manges & bois ? Bois & manges encore le pain & la pure substance de ta famille. Gens oisifs, gens inutiles, prodigues, dissipateurs ; & vous tous qui vivez sans arrangement, sans regle, sans ordre dans vos affaires, ne faites-vous tort à personne ? Ces ouvriers qui ne sont pas payés, ces domestiques à qui vous devez plusieurs années de gages, ces enfans qui ne sont ni tenus, ni élevés, ni établis comme ils pourroient & devroient l'être, vous donneront un démenti toutes fois & quantes que vous osez dire que vos péchés ne font tort à qui que ce soit, & n'empêchent pas que vous ne soyez honnête homme ?

Et vous, Madame, qui passez un tiers de la journée à ne rien faire, l'autre tiers à faire des riens, & le reste à faire du mal, direz-vous aussi que vos péchés ne font tort à personne ? Toutes les parties de votre ménage sont en souffrances ; vos domestiques sont les maîtres ; ce qui devoit se faire dans un jour, se fait à peine dans huit.

Vous ruinez votre mari & vos enfans par votre jeu, vos parures, vos folles dépenses; & vous ne faites tort à personne?

Jeunesse, jeunesse, qui vous dressez mutuellement toute sorte de pièges; vous dont les habits, les coëffures, le langage, le ton, les manieres sont comme des filers tendus pour perdre les ames: dites donc aussi que vous êtes d'honnêtes gens, & que vous ne faites tort à personne. Ceux qui attendent à la vie, aux biens, à la réputation du prochain lui font tort; ceux qui corrompent ses mœurs & perdent son ame, ne lui en font point?

Voyez-donc, mes Freres, combien nos propres péchés nuisent à autrui, & de combien de manieres ils lui portent préjudice. Il vous est aisé de les parcourir tous & de vous convaincre qu'il n'en est aucun dont le prochain ne souffre d'une maniere ou d'une autre. Cet orgueil dont vous êtes bouffi, cette jalousie avec laquelle vous regardez les biens, les talens, la réputation de votre frere; votre frere en souffre. Eh! qui est-ce qui souffre de mon orgueil? Tous ceux que vous humiliez, que vous rebutez, au-dessus de qui vous vous élevez. Si vous n'aviez pas tant d'orgueil, vous ne seriez pas si emporté; vous seriez plus doux & plus patient; vous seriez plus humain & plus affable: ceux qui ont affaire à vous ne souffriroient pas de votre part tout ce qu'ils en

souffrent. Si vous ne portiez point envie à cette personne, vous donneriez à son mérite les éloges qui lui sont dûs, & que vous lui refusez; vous rendriez à cette autre des services que vous ne lui rendez pas. Quand même votre jalousie ne produiroit pas d'autres effets, elle seroit toujours préjudiciable à votre frere. Voici maintenant une autre réflexion.

Nous sommes tous faits les uns pour les autres. Chacun dans son état a des devoirs à remplir, & ces devoirs se rapportent nécessairement au bien de la société dont nous sommes les membres; par conséquent, de même que tout le corps souffre quand il a quelque membre malade, ainsi le corps de la société souffre de nos foiblesses, de nos imperfections, de nos péchés. Mais il y en a qui sont connus de Dieu seul, & malgré lesquels je ne m'acquitte pas moins de ce que je dois au prochain. Prenez garde; pour vous acquitter de ces obligations, vous avez besoin de certaines graces que nous appellons des graces d'état. Or il est certain que vos péchés, quelque secrets qu'ils soient, causent la diminution de ces graces; la grace diminuant, vous ne remplirez pas si bien vos devoirs, & le prochain en souffrira. Il en souffrira, fussiez-vous enfermé dans la solitude & totalement séparé du commerce des hommes. Dans ce cas là votre devoir seroit de prier

non-seulement pour vous, mais pour vos freres ; de veiller, de jeûner, de chanter les louanges de Dieu. De faire pénitence non-seulement pour vous, mais pour vos freres ; & par conséquent, si vous ne remplissiez point tous ces devoirs, ou si vous les remplissiez mal, vos freres en souffriroient. Or je demande, si les fautes les plus légères d'un Chartreux sont dans ce sens-là, (& ce sens-là est fondé sur une des vérités fondamentales de la religion, qui est que nous sommes tous membres les uns des autres) si les fautes d'un Chartreux, les plus légères & les plus secrettes, ne sont point sans conséquence pour le prochain, comment oserons-nous penser que nos péchés ne font tort à personne, nous qui vivons au milieu du monde, & qui sommes continuellement les uns pour les autres une occasion de chute & de scandale ?

Mes Freres, ceci me regarde, je le sens bien, & j'en rougis non-seulement devant Dieu, mais devant vous. Mes péchés, de quelque espece qu'ils soient & quelques cachés qu'ils puissent être, vous sont nécessairement préjudiciables. Comme les maladies & les infirmités d'une nourrice nuisent à l'enfant qu'elle allaie, ainsi toutes mes foiblesses, toutes mes fautes, non-seulement celles que je commets dans l'exercice de mon ministere, mais celles-là même qui semblent m'être purement personnelles, les

fautes ne vous sont point indifférentes ; vous en souffrez parce qu'elles refroidissent en moi cette charité ardente qui est le principe du zèle , des lumières , de l'onction qui me sont nécessaires pour travailler efficacement à la sanctification de vos âmes. Je le confesse , j'en suis humilié : cette réflexion me fait trembler ; mais les Pasteurs ne sont pas les seuls qu'elle regarde.

Peres & meres de famille , elle est pour vous aussi-bien que pour moi. Il n'est aucun de vos péchés qui ne nuise à ces enfans que vous devez élever selon Dieu , que vous devez lui offrir , & pour le salut desquels vous devez lui adresser des prières continuelles. Pas un de vos péchés qui ne nuise à votre mari , à votre femme , à vos domestiques ; parce que vous avez des obligations à remplir envers eux , & que vos péchés vous privent des grâces dont vous avez besoin pour vous en acquitter comme il faut. Magistrats, Officiers de guerre , hommes en place , qui que vous soyez , artisans , ouvriers de toute espèce , ne dites point que vos péchés ne font tort à personne. Ils diminuent , ils éteignent en vous l'esprit de piété , & comme la piété est utile à tout , le défaut de piété doit nuire à tout.

Un homme plein de l'esprit de Dieu , mes Freres , est un grand trésor dans la société , quelque place qu'il y occupe , quelque profession qu'il y exerce. Dans le Mi-

litaire, c'est un esprit de fidélité, de prudence, de valeur, de courage & d'intrépidité. Dans le Magistrat, c'est un esprit de discernement, de justice & de vérité; dans tous ceux qui gouvernent, c'est un esprit de sagesse & d'intelligence, un esprit de douceur, de force & d'équité. Dans les commerçans, c'est un esprit de droiture & de bonne foi: chez les artisans, les ouvriers & les personnes de la plus basse condition, c'est un esprit de travail, de sobriété, de retenue & de paix. Dans les grands, c'est un esprit d'humilité. Dans les petits, un esprit de soumission. Chez les riches, c'est un esprit de détachement & de bienfaisance. Chez les pauvres, un esprit de patience & de résignation. Si cet esprit se perd, la société en souffre. Il n'est aucun péché qui ne refroidisse au moins, & ne diminue cet esprit de piété; il n'en est donc aucun, quelque léger qu'il soit, dont on puisse dire qu'il ne fait tort à personne. Ce n'est pas là tout. Voici autre chose, & je finis cette réflexion.

Comme il y a dans la société des fidèles une masse, un trésor de mérites qui font la beauté intérieure de l'Eglise Chrétienne, & attirent sur elles de la part du divin Epoux ces regards de complaisance, dont il est si souvent parlé dans les livres saints; il y a aussi une masse d'iniquités qui attire de tems en tems sur nous les fléaux de la colere divine.

divine. Et comme il n'est personne qui puisse dire , je n'ai rien dans cette masse , je suis sans péché , il n'est personne donc qui puisse dire : je n'ai contribué en rien à irriter la justice de Dieu , & je suis innocent des malheurs qu'elle a fait tomber sur son peuple.

Quelle est la cause de cette maladie affreuse , qui fait tant de ravages dans la province ? Pourquoi tant de veuves & d'orphelins dans cette paroisse ? D'où vient cette guerre sanglante où périssent tant de milliers d'hommes , qui cause tant de carnage , tant de désordres , tant d'horreurs ? Qui est-ce qui attire ces fléaux & d'autres semblables ? C'est vous , c'est moi , ce sont mes péchés , ce sont les vôtres. Péchés publics , péchés secrets ; péchés des grands , péchés des petits ; péchés des pauvres , péchés des riches ; péchés des laïques , péchés des Prêtres ; péchés des Religieux , péchés des séculiers ; péchés des vieux , péchés des jeunes ; péchés de tous les états , de toutes les conditions , de tous les âges , de tous les chrétiens ; péchés dont nous disons après cela qu'ils ne portent préjudice à personne.

Le saint Roi David pensoit bien autrement quand il disoit : ne vous souvenez point, Seigneur , des péchés de ma jeunesse ; pardonnez-moi ceux que j'ai commis par ignorance , & purifiez-moi des péchés d'autrui : *Ab alienis parce servo tuo.* Ah ! mes frères , si nous pouvions comprendre toute

la part que nous avons aux péchés d'autrui & aux maux qui en font la suite ! si nous pouvions appercevoir cet enchaînement, cette génération d'iniquités, qui se reproduisent & se multiplient les unes par les autres, nous verrions que toutes les personnes qui nous connoissent, celles qui vivent avec nous, à qui nous avons affaire, celles qui nous sont soumises ou de qui nous dépendons, commettent une infinité de péchés dont nous sommes la cause ou l'occasion, de près ou de loin, directement ou indirectement, de manière ou d'autre, Cette réflexion peut s'étendre à des détails infinis, Arrêtez-vous y donc, mes Freres, approfondissez-la, & si vous n'êtes point touché du préjudice que vos péchés portent au prochain, soyez-le du moins du mal qu'ils vous font à vous-même.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Le péché mortel que j'ai eu principalement en vue dans cette instruction, nous prive de la grâce sanctifiante, donne la mort à notre ame, anéantit le mérite de nos bonnes œuvres, & nous rend incapables d'en faire qui soient méritoires pour le ciel, Voilà, mes chers Paroissiens, les malheureux effets que ce péché produit en nous, & à quoi néanmoins nous sommes si peu sensibles,

Il nous prive de la grâce sanctifiante : & savez-vous ce que cela signifie ? La grâce

actuelle est un mouvement intérieur du Saint-Esprit, qui nous porte au bien ou qui nous détourne du mal : c'est une lumière qui nous éclaire, qui nous prévient, qui nous fortifie & sans laquelle nous ne pouvons rien faire d'agréable à Dieu. Quoique cette grace soit ordinairement plus abondante dans les justes que dans les pécheurs, elle est cependant commune aux uns & aux autres ; & Dieu ne la refuse à personne. C'est par elle seule que les méchans peuvent se convertir : c'est par elle seule que les bons peuvent persévérer dans la justice.

La grace habituelle & sanctifiante est une participation de la justice & de la sainteté de Dieu même, par Jésus-Christ. C'est elle qui nous unit à Dieu par Jésus-Christ, qui nous rend agréables à Dieu par Jésus-Christ ; c'est par la grace sanctifiante que notre ame vit en Dieu de la vie de Jésus-Christ. Rappelez ici cette belle parabole : *Je suis la vigne & vous êtes les sarmens*. La grace sanctifiante est à notre ame ce qu'est aux branches de la vigne la sève, que la souche leur communique. Otez cette sève, le sarment ne vit plus ; ôtez la grace sanctifiante, notre ame est morte devant Dieu.

C'est donc par la grace sanctifiante que nous sommes les membres vivans de Jésus-Christ ; par elle nous ne faisons qu'un avec lui, comme les sarmens ne font qu'un avec le cep, ou comme les membres du corps

humain avec la tête ne font qu'un. Voilà ce que nous sommes par la grace sanctifiante ; un seul péché mortel nous tire de ce bienheureux état , & nous prive de tous les avantages que ce bienheureux état de grace nous procure.

- Oui , mon cher Paroissien ; dès l'instant que vous avez commis un péché mortel , vous cessez de vivre en Jésus-Christ , vous n'avez plus rien de commun avec lui , parce qu'il n'y a rien de commun , dit l'Apôtre , entre la lumière & les ténèbres , entre Jésus - Christ & Bélial. Votre ame est dès - lors par conséquent un objet d'horreur aux yeux de Dieu ; parce qu'elle n'est plus unie à Jésus-Christ en qui seul le pere a mis toutes ses complaisances , & hors duquel rien ne peut lui être agréable. Comme vous viviez auparavant de la vie de Jésus-Christ , qui est l'auteur & la source de la justice , vous vivez maintenant de la vie du démon qui est l'auteur & la première source du péché. Quel état affreux ! comme par la grace sanctifiante vous n'étiez qu'un avec Jésus-Christ , de même par le péché vous n'êtes qu'un avec le démon. Un chrétien en état de grace , est pour ainsi dire un autre Jésus-Christ. Un homme en péché mortel , est une espèce de démon.

En vous parlant de la sorte , je suppose , mon cher Paroissien , que vous n'avez pas encore perdu la foi , que vous n'avez point

perdu votre ame de vue , & que vous n'êtes pas tout-à-fait insensible à ce qui lui donne la mort , & c'est le péché qui la lui donne. Il est pour elle ce qu'un poison mortel est pour votre corps. Voudriez-vous avaler du poison ? vous en avalez cependant lorsque vous commettez le péché ; mais un poison infiniment plus dangereux & plus terrible que celui qui tue le corps.

Quels soins ne se donne-t-on pas pour conserver la vie & la santé de ce corps ? Nous voulons qu'il soit bien nourri , bien vêtu , bien logé , qu'il ait toutes ses aises. Tout ce qui le menace nous effraie ; tout ce qui le fait souffrir ou l'incommode , nous arrache des plaintes. Un accès de fièvre , un petit rhume , un mal de dents , une petite colique , hélas ! une piquûre d'épingle nous fait quelquefois jeter les hauts cris. Que si nous sommes atteints d'une maladie dangereuse , quelles inquiétudes ! quelles alarmes ! Médecins , chirurgiens , remèdes de toute espèce , rien ne coûte , parce que , dit-on , nous n'avons rien de plus cher que la vie.

Quoi ! la vie de ce corps qui est un amas de corruption , qui sera bien-tôt la pâture des vers , qui nous est commun avec les animaux , qui nous donne avec eux les rapports les plus honteux , & la ressemblance la plus humiliante ; la vie de ce corps qu'il faut nécessairement perdre , est à nos yeux

la chose du monde la plus précieuse; & nous compterons pour rien la vie de notre ame qui est l'image de Dieu, qui est immortelle, qui est le prix du sang de Jésus-Christ, & nous commettrons en jouant le péché qui lui donne la mort, en la privant de la grace sanctifiante.

Mais que sommes-nous sans cette grace, quelques biens que nous possédions d'ailleurs, de quelques avantages dont nous puissions jouir en ce monde? Ecoutez l'Apôtre Saint Jean. Vous dites: je suis riche, je ne manque de rien, j'ai de tout en abondance; & vous ne savez pas que vous êtes misérable, que vous faites pitié, que vous êtes aveugle, pauvre & dénué de tout. Tel est l'état d'un Chrétien qui a perdu la grace.

Nous appellons misérable celui qui n'a, ni de quoi manger, ni de quoi boire, ni de quoi se vêtir, ni maison où il puisse habiter. Mon cher Paroissien, voilà où vous en êtes, lorsque le péché vous a séparé de Jésus-Christ; de Jésus-Christ qui est tout à la fois la lumière, la nourriture, le vêtement de nos ames. Sans lui nous marchons dans les ténèbres & toutes nos actions sont des œuvres de ténèbres: sans lui notre ame est réduite comme l'Enfant prodigue à la nourriture des animaux immondes, elle boit les eaux croupissantes de l'iniquité, parce qu'elle est séparée de celui qui est une source d'eau vive,

de cette eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Disons tout, en un mot : la nourriture de l'ame qui vit dans la grace, est de faire la volonté de Dieu ; la nourriture de l'ame qui vit dans le péché, est de faire la volonté du diable : quelle nourriture ! quelle vie ! Couvrez votre table de toute sorte de mets les plus ragoutans & les plus exquis ; buvez des vins & des liqueurs de toute espèce ; nourrissez, engraissez votre corps pendant que votre ame est assise à la table des démons, & commence à souffrir la faim & la soif éternelles qui sont le partage des réprouvés dans les enfers.

Parez-vous, Madame ; frisez vos cheveux, coëffez-vous à la Grecque, à la Turque, à la Françoisé ; ornez votre tête, peignez votre visage, étalez dans vos habillemens pompeux toute la vanité du monde à qui vous voulez plaire ; votre ame n'en est pas moins dans la plus honteuse & la plus affreuse nudité, puisqu'elle est dépouillée de Jésus-Christ. Joignez à tous ces ornemens la beauté la plus parfaite & la plus rare : un verset, un petit verset du onzième chapitre des Proverbes va vous faire rougir. Savez-vous à quoi le Saint-Esprit vous compare ? Me permettrez-vous de le dire, & de me servir ici de ses propres paroles ? Votre beauté, vos ornemens, je n'ose le répéter, je ne le dis qu'à regret, je vous demande pardon : votre beauté,

vos ornemens sont comme un anneau d'or au muzeau d'une truie. *Circulus aureus in naribus suis, mulier pulchra & fatua.*

Le péché enfin nous éloigne de la maison de notre Pere ; il nous rend semblables à des enfans que l'on deshérite & que l'on chasse ; ou plutôt nous nous deshéritons nous-mêmes. Nous renonçons aux droits & aux priviléges des enfans de Dieu. C'est être bien fol assurément, que de vendre son droit d'aïnesse pour un méchant plat de légumes ; mais celui-là l'est infiniment davantage, qui vend son paradis pour un plaisir momentané, pour une satisfaction passagere. Il vous vient une mauvaise pensée, un mauvais desir, c'est une suggestion du démon : la conscience parle, elle crie, on dispute quelque-tems avec elle. Ferai-je cela ? ne le ferai-je pas ? misérable ! tu vas perdre la-grace de ton Dieu ; tu vas devenir son ennemi ; tu vas renoncer au paradis : n'importe, je veux me satisfaire ; & l'on se satisfait, & l'on vend le royaume du ciel ; pourquoi ? pour une fornication, pour un adultere, pour une mollesse, pour une médisance, pour une calomnie qui perd la réputation du prochain, pour une vengeance, pour un intérêt usuraire, pour un pot de vin, dont on s'enivre comme une bête. Vous dites qu'Ésaiï avoit perdu l'esprit ; mais où est le vôtre, lorsque vous vendez l'héritage de votre Pere, pour contenter votre passion ?

Je me confesserai , je ferai pénitence , je ne mourrai pas dans cet état : autre folie. Eh ! qui vous a répondu que vous ne mourriez point après avoir commis ce péché là ? mais quand vous seriez assuré de vivre , qui vous a répondu que ce péché vous seroit pardonné ? Dieu promet le pardon à ceux qui le lui demandent & se convertissent ; mais pour vous convertir , il faut que Dieu vous prévienne. Un mort , un mort peut-il se ressusciter lui - même ? un mort peut-il crier à haute voix : qu'on me ressuscite ? Lazare est mort depuis quatre jours : Jésus-Christ vient , il gémit , il pleure , il crie : Lazare , sortez du tombeau. Votre ame est morte ; qui est-ce qui la ressuscitera ? Il faut que Jésus-Christ vienne , car il n'y est plus , il n'y est plus ; qui vous a dit qu'il reviendrait & qu'il vous rendroit la vie ? Il faut nécessairement qu'il vous prévienne ; quelle certitude avez-vous qu'il vous prévendra ?

Mes chers Enfans , nous comptons beaucoup trop sur le pardon. Nous croyons qu'il est aussi aisé de revenir à Dieu que de l'abandonner , de recouvrer la grace que de la perdre. Mais est-il aussi aisé de ressusciter qu'il est aisé de mourir ? une plaie est-elle aussi facile à guérir qu'elle est facile à faire ? Mais si le retour à Dieu est une chose si aisé , le nombre des élus n'est donc pas aussi petit que l'Évangile nous le fait entendre. Vous vous confessez à Pâques ; vous êtes donc

B v

tous des saints après Pâques. Il est rare qu'un chrétien qui ne meurt pas subitement, meure sans confession; tous ceux qui se confessent à la mort sont donc des prédestinés, de quelque manière qu'ils aient vécu. Ah! mes Freres, que nous connoissons peu les effets terribles du péché. Il aveugle notre ame, il l'affoiblit, il l'endurcit. Ces pécheurs qui ne voient plus rien, qui ne sentent plus rien, qui sont totalement abandonnés à la corruption de leur cœur, n'en sont pas venus là tout à coup, cela est vrai; mais il n'est pas moins vrai qu'un péché, un seul péché a commencé leur réprobation; & qu'un péché, un seul péché l'a consommée; un péché, un seul péché a comblé la mesure.

Il y a une mesure de graces après lesquelles Dieu se retire; il y a une mesure de péchés après lesquels plus de miséricorde. Eh! qui vous dit que la grace à laquelle vous résistez n'est pas la dernière, au moins de ces graces fortes & privilégiées qui vous étoient destinées? & que le péché auquel vous consentez, n'est pas le dernier de ceux que Dieu a résolu de vous pardonner? qu'il n'est pas le dernier anneau de cette chaîne qui vous conduit à l'enfer? notre réprobation ainsi que notre salut a son commencement, son progrès & sa fin. De même que chacune de nos bonnes œuvres est un pas vers le ciel, chacun de nos péchés est au

contraire un pas vers l'enfer. Vous pouvez bien sçavoir le chemin que vous avez fait ; mais vous ne sçavez point celui qui vous reste à faire. Peut-être êtes-vous à la porte. Cette mauvaise-pensée à laquelle vous vous arrêtez , ce desir impur que vous nourrissez , cette action , cette omission est peut-être votre dernier pas ; peut-être ne manqueroit-il que cela pour consommer votre perte. Avant ce péché vous pouviez revenir encore , après ce péché le pourrez-vous ? reviendrez-vous ? vous risquez donc votre éternité à chaque péché que vous faites.

Ajoutez à cela , mes Freres , qu'un seul péché mortel nous fait perdre le fruit de toutes les bonnes œuvres qui l'ont précédé. Prières , jeûnes , aumônes , confessions , communions , bonnes œuvres de toute espèce , tout cela disparoît devant Dieu dès que nous avons perdu la grace. Comme les fruits attachés à une branche que l'on coupe & qui se détache du trône , se dessèchent , se pourrissent , se perdent , lorsqu'ils ne sont point arrivés à leur maturité ; ainsi les bonnes œuvres de celui que le péché sépare de Jésus - Christ , deviennent inutiles au moins tant que le péché subsiste dans les cœurs , parce que ces fruits-là n'arrivent à leur maturité que par la persévérance jusqu'à la fin , & par la mort dans la grace.

A plus forte raison le péché mortel nous met-il hors d'état de rien faire qui mérite la

B vj

vie éternelle. Jeûnez, priez, faites l'aumône & tout le bien qu'il vous plaira, ce sont des œuvres mortes. Elles pourront, à la vérité, par un pur effet de la miséricorde de Dieu, vous attirer les bénédictions du ciel, & des graces qui vous aident à sortir du péché, si vous les faites dans cette vue; elles pourront être récompensées dans ce monde par des faveurs temporelles; mais elles ne seront jamais couronnées devant Dieu. Voyez donc, mes Freres, ce que c'est que le péché, il anéantit le mérite de tout le bien que nous avons fait, & il nous met hors d'état de rien faire qui soit digne de la vie éternelle.

Mais enfin comptez-vous pour rien les remords de conscience dont il est suivi? Comme après avoir avalé du poison, l'on sent des douleurs intérieures, des tranchées, & un déchirement d'entrailles; ainsi le pécheur après avoir contenté sa passion, sent au-dedans de lui-même un ver qui le ronge & le déchire. Ah! que ces remords sont vifs: ah! qu'ils sont incommodes: ah! qu'il est difficile de s'en débarrasser. Vous avez beau dire & beau faire; ce ver, ce ver, la vraie image de celui qui ronge éternellement les damnés, vous piquera toujours. Si vous goûtez des plaisirs, il viendra les empoisonner; si vous avez du chagrin, il en augmentera l'ainertume; c'est pour mes péchés que je souffre. Les freres de Joseph ne sentirent jamais plus vivement les morsures de

ce ver rongeur, que lorsqu'ils se virent arrêtés, emprisonnés. *Merito hac patimur.*

La mort de vos amis & de vos proches, le tonnerre qui gronde sur votre tête, une maladie épidémique qui vous menace, quelque danger où votre vie est exposée l'exemple des gens de bien qui vous couvre de confusion; les fêtes, les cérémonies, les prières de l'Eglise qui vous rappellent malgré vous le misérable état de votre conscience, tout cela ranime & réveille ce ver rongeur, & il vous déchire. Celui qui est bien avec Dieu, trouve la consolation & la joie dans le sein même de l'affliction. Celui qui est mal avec Dieu trouve l'affliction & l'amertume dans le sein même des plaisirs. Je parle à ceux qui ont encore une conscience & des remords. Je fais que le cœur s'endurcit enfin à force de les étouffer, & à Dieu ne plaise, mon cher Paroissien, que vous soyez arrivé à ce comble de tous les malheurs. A Dieu ne plaise que vous soyez descendu jusqu'au fond de cet abîme, où le pécheur méprise tout, & se moque de tout. Ce n'est plus simplement le chemin de l'enfer, c'est l'enfer lui-même; dès qu'il n'y a plus de remords, il n'y a plus de conscience, plus de loi qui retienne, plus de Dieu que l'on craigne, tout est perdu; & c'est-là néanmoins où le péché conduit peu à peu. De tous ceux que nous commettons, il n'en est pas un seul qui ne puisse nous y conduire.

En ai-je donc assez dit pour vous inspirer toute l'horreur qu'il mérite ? Seroit-il possible, mes Freres, que vous fussiez tout-à-fait insensibles à l'injure que vous faites à Dieu, malgré la tendresse qu'il a pour vous ; malgré les bénédictions de toute espèce dont il vous comble journellement ? Seriez-vous insensibles au mal que vos péchés font, soit au corps de la société, en vous privant des graces dont vous avez besoin pour remplir les devoirs de la place que vous occupez dans ce corps ; soit aux particuliers, à l'égard desquels vous êtes une occasion de chute, un sujet de scandale, sans parler des fléaux que vos péchés, joints à ceux des autres, attirent sur la terre, & qui tombent souvent sur des personnes bien moins coupables que vous ? Seriez-vous insensibles enfin au mal infini que le péché vous fait à vous-même, en vous privant de la grace sanctifiante, au prix de laquelle tous les trésors de l'univers ne sont rien ; en vous séparant de Jésus-Christ qui est la vie de votre ame, en vous réduisant dans un état où vous ne pouvez produire aucun fruit digne de la vie éternelle, & en détruisant le mérite des bonnes œuvres que vous avez précédemment amassées ?

Ah ! déchirez, grand Dieu, déchirez ce bandeau fatal qui cache à nos yeux l'énormité du péché mortel, & l'ingratitude de quiconque ne craint pas de le commettre

en votre présence. Découvrez-nous toute la laideur d'une ame qui en est souillée, son aveuglement, sa nudité, sa pauvreté universelle, son impuissance à tout bien, le danger affreux où elle s'expose, la porte de l'enfer où elle est assise, ce gouffre éternel de malheurs sur le bord duquel elle se joue. Faites par votre grace, ô mon Dieu, que nous soyons saisis de frayeur à la vue de ce glaive à deux tranchans, & à mille tranchans qui ne sauroit nous blesser sans faire souffrir tout le corps dont nous sommes les membres. Dissipez ce charme infernal, cette illusion diabolique qui nous empêche de voir dans le péché, l'œuvre du démon, le meurtrier de Jésus-Christ, le poison de nos ames, le germe de tous les maux, l'abrégé de tous les malheurs ensemble. Inspirez-nous une telle aversion pour lui, que son ombre seule nous épouvante & nous fasse fuir comme nous fuirions à la vue d'un monstre qui viendrait pour nous dévorer; & non-seulement de l'aversion pour les péchés qui nous donnent la mort, mais encore pour les fautes les plus légères qui souillent toujours la pureté de nos ames, refroidissent la charité, nous conduisent à la tiédeur, & de la tiédeur à la mort. Dieu tout-puissant, changez nos cœurs, détruisez-y le regne du péché, faites-y régner la justice, & affermissiez nos pas dans la voie qui conduit à la vie éternelle, Ainsi soit-il.